Pratiques

Linguistique, littérature, didactique

179-180 | 2018

Poésie et langue : aspects théoriques et didactiques

Réponse

Alain Rabatel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/4667>

DOI : 10.4000/pratiques.4667

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Référence électronique

Alain Rabatel, « Réponse », *Pratiques* [En ligne], 179-180 | 2018, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/4667> ; DOI : 10.4000/pratiques.4667

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Réponse

Alain Rabatel

- 1 1. Répondre sur ma relation personnelle et professionnelle à la poésie présuppose que je précise ma conception de la poésie. Ce n'est pas très original de dire que la¹ poésie ne se trouve pas que dans les poèmes, a fortiori pas que dans la poésie versifiée. Je ne pense pas seulement aux poèmes en prose, mais surtout à des textes tels que la Bible, présentant une forte relation à la mise en voix, à la ritualité, reposant sur un ensemble de caractéristiques internes ou d'usage qui, séparément, ne sont pas propres aux textes poétiques mais qui, ensemble, contribuent assez bien à renvoyer à ce que je range dans la catégorie de textes poétiques ou se lisent selon un mode lecture poétique : importance des rythmes (du phonème au texte), parallélismes, répétitions, amplifications ; importance concomitante d'une appréhension personnelle du texte, intellectuelle², sensible, émotionnelle, ancrée dans des valeurs et posant des questions existentielles. Il y a poésie, à mes yeux, chaque fois que le régime d'écriture met l'accent sur le côté palpable des signes et requiert un mode de lecture/interprétation en dialogue entre le texte, ses parcours de signification/signifiante, confrontés à son vécu existentiel. La lecture poétique « retient » le texte, commande une attitude physique bien particulière, avec notamment des phénomènes de subvocalisation ou d'oralisation, voire des mouvements du corps, donnant naissance à un tempo qui démultiplie l'espace de dialogue avec le texte, ses marges, ses silences, comme le font aussi ses blancs, dans l'espace de la (double) page³. Cependant, je ne mets pas la poésie partout. Par conséquent l'importance des relations entre signifiants et signifiés dans les slogans politiques ou publicitaires fait que ces genres relèvent de la fonction poétique de R. Jakobson, mais ces usages publicitaires ne correspondent pas à des genres poétiques, les textes ne suscitant guère de travail interprétatif, de travail sur le texte et sur soi, ni d'interrogation fondamentale pour le sujet, sur son rapport au monde et au langage.
- 2 Partant de là, je dirais que mon rapport avec la poésie est moins distendu que si je l'indexais⁴ sur le nombre de poésies que je lis. À dire vrai, je n'en lis pratiquement plus, depuis au moins une trentaine d'années, accaparé que je suis par mes lectures théoriques en linguistique et dans d'autres domaines des sciences humaines et sociales. Je lis pourtant beaucoup de textes littéraires, mais je suis désormais un lecteur de textes en

prose, étant plus sensible à la façon dont ils pensent la complexité du monde – ou, du moins, n'étant plus guère dans une disposition d'esprit favorable à recevoir le rapport des textes poétiques à la complexité. Il n'en a pas toujours été ainsi, la poésie a été très présente dans mon cursus, dans mes engagements aussi : je crois avoir quasi tout lu de P. Éluard, L. Aragon, E. Guillevic, F. Ponge, N. Hikmet, Y. Ritsos, P. Neruda, V. Maïakovski... Bien d'autres poètes que ces poètes contemporains m'émouvaient, F. Hölderlin, Saint-John Perse, mais ce sont ces premiers noms qui me viennent... Je ne relis cependant guère ces textes, écoute de temps à autres leurs mises en voix/en musique – je pense notamment à celles de L. Ferré, M. Morelli, C. Ribeiro (à certaines de J. Ferrat aussi), de M. Theodorakis ou d'A. Ionatos, de L. Llach, du groupe Rosta, aujourd'hui disparu, interprétant V. Maïakovski –, car cette médiation musicale me touche encore, que ces poèmes soient traduits ou récités dans leur langue originelle.

- 3 Néanmoins, certains poèmes sont en moi, comme des paroles amies, réconfortantes le plus souvent – miracle de la présence absente. Il s'agit moins de poèmes entiers que de réminiscences en halo, de certains vers de M. Tsvetaeva ou de G. Apollinaire, de C. Marot ou d'A. de Vigny, qui m'accompagnent depuis ma jeunesse, sur un registre bien différent de celui des maximes... Il m'arrive cependant, lisant tel ou tel article de linguistique sur un poète, d'aller y voir de plus près. Je dois ainsi à M. Monte d'avoir découvert L. Gáspár, renoué avec la lecture de J. Sacré ; à J. Klein la lecture du formidable J.-P. Verheggen...
- 4 Quant aux jeunes – s'ils ne lisent guère de la poésie⁵, excepté ceux qui font des études de Lettres –, ils sont cependant sensibles à des usages poétiques, à certains textes qui vous accompagnent, nourrissent votre sensibilité, votre manière de voir, d'être au monde : il n'y a qu'à observer la jeunesse en concert (chants repris, lumières, ondulations et communion de la foule) pour comprendre que la poésie est bien présente, accompagnant ses rêves, ses émotions. Ces modes de réception sont constitutifs de la poésie. Est poétique ce qui engage un fort rapport intime/extime aux textes, à leurs dimensions esthétiques et éthiques. Je ne crois pas à la seule puissance intrinsèque des mots ; je crois en revanche à la puissance des mots dans certaines situations propices, qui objectivent et intensifient la force du partage. La poésie est une rencontre, laquelle se produit plus aisément quand elle est précédée d'une attente⁶. Cette rencontre – avec un texte, et éventuellement avec d'autres qui communient autour de ce texte – démultiplie la puissance des mots entendus, remémorés, repris, récités, à voix basse ou à voix haute, dans le silence ou le chœur, pour se donner du courage, la force d'avancer quand même, ou, au moins, de ne pas abdiquer : autant de pistes pour une analyse pragma-énonciative et phénoménologique du partage ou de la concélébration poétiques. Il est compréhensible qu'avec de tels modes de réception, si actifs, les parcours interprétatifs, qui brassent la consubstantialité des signifiants et des signifiés, donnent naissance à des co-constructions du sens favorisant l'appropriation des textes – appropriation pleinement personnelle, et cependant, profondément intersubjective aussi.
- 5 2. La poésie pose de redoutables questions à la linguistique, aux courants *mainstream* successifs qui ont occupé le devant de la scène linguistique, depuis le cours de linguistique générale (CLG) de F. de Saussure : les courants communicationnels, structuralistes, génératifs, cognitifs se sont fort peu intéressés aux textes poétiques. De même pour les diverses approches de la pragmatique ou la philosophie du langage, souvent centrées sur des exemples abstraits, ou encore pour l'analyse de discours, largement focalisée sur les discours ordinaires, les travaux sur l'oral, ignorant trop souvent l'intrication des dimensions oralo-graphiques. Selon une logique binaire⁷ et

sommaire, on a conclu trop souvent que l'écrit était secondaire, a fortiori les écrits littéraires, plus encore les textes poétiques⁸. Mais cette tentation unilatéraliste a été alimentée, *volens nolens*, par la façon dont F. de Saussure lui-même a géré la publicisation de ses travaux. Car ce dernier, n'a guère publié sous son nom que son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1879) et sa thèse, *De l'emploi du génitif absolu en sanscrit* (1881). Il a cependant aussi beaucoup écrit sur des textes, notamment sur des textes littéraires (légendes germaniques, poésie latine), sur des phénomènes de motivation dans des textes poétiques, comme le montre la masse substantielle, encore partiellement inédite, de ses cahiers sur les anagrammes. Mais ces travaux n'ont pas été publiés, sans doute parce que leurs hypothèses contrevenaient par bien des points aux idées professées dans ses cours – et rapportées dans le CLG – sans doute aussi parce que les implications théoriques, relativement à la question de la signification (complémentaires, plutôt que contradictoires avec le CLG) ne pouvaient être étayées ni a fortiori articulées avec ses cours, sur la seule base des intuitions concernant les anagrammes (Bravo, 2011). Cependant, la situation a aujourd'hui évolué. Même en phonologie, certains travaux discutent du rôle des phonèmes comme unités discrètes dénuées de sens en mettant en avant une approche gestaltiste, basée sur la saillance des unités fondamentales que sont les syllabes et sur le rôle interprétatif du récepteur, prenant également en compte des modes non linéaires de représentation de la parole (Albano Leoni, 2014).

- 6 Les textes poétiques – leurs structurations comme les dispositions d'attente qu'ils suscitent et leurs modes de lecture, variables selon les genres, les époques, les situations – remettent en cause bien des théories sémantiques et des conceptions des modes de signification. C'est le sémantisme d'É. Benveniste par rapport au sémiotique, que donnent à voir ses notes préparatoires à son article sur C. Baudelaire – sans que pourtant le sémantisme ne soit l'affaire que des seuls textes poétiques. Les *textes*, en général, et les textes littéraires et poétiques, en particulier, remettent en cause les conceptions de la signification basées sur la domination du signifié, ne considérant que le signifiant uniquement sous son rapport avec un signifié (mono- ou plurisémiotique). Ce que permet de comprendre la poésie – comme d'ailleurs d'autres genres (ou pratiques ?) connexes, magie, incantations, et jeux de mots – c'est l'autonomisation partielle du signifiant, qui nous fait entrer dans l'ordre de la signifiance. Partant de là, on s'aperçoit qu'il existe d'autres modes de signification que ceux qui sont fondés sur la linéarité, l'arbitraire du signe, la seule relation entre un Sa et son (ou ses) Sé(s)... La motivation, l'iconicité, qui « rémunère[nt] le défaut des langues » ne font pas que renvoyer à l'enfance de l'humanité, aux premiers temps du développement ontogénétique des êtres humains, elles concernent autant la diachronie que la synchronie et soulignent la contribution du *regard poétique*⁹ à la complexité. P. Monneret (2003, p. 4) évoque une triple dimension iconique, en lien avec les pôles du triangle sémiotique¹⁰, concernant « la relation entre signifiant et signifié (motivation relative saussurienne), la relation entre signifié et référent (iconicité des linguistiques cognitives), la relation entre signifiant et référent (symbolisme phonétique). »
- 7 À quoi E. Prak-Derrington, dans *La signifiance de la répétition* (à paraître), ajoute une iconicité performative, entre le signifiant et l'acte de langage, qui prend en compte la relation entre le signifiant et les interlocuteurs/interactants parce qu'en général, plus les choses sont difficiles, plus on répète, comme le montrent les encouragements, promesses, engagements, voire menaces.

- 8 Bien sûr, cette réflexion linguistique peut être croisée avec des approches psychanalytiques. Je dis *bien sûr*, mais je n'ignore pas les réticences de nombre de linguistes envers la psychanalyse. Il est cependant dommageable que le linguiste ignore les travaux de S. Freud sur les lapsus, les mots d'esprit, la logique du rêve, les travaux de J. Lacan. La signifiante est l'autre côté du langage, « lalangue », celle des associations inconscientes, basées sur la logique des signifiants, renvoyant à une « latence verbale »¹¹. Ce phénomène ne concerne pas que les textes poétiques, mais il est particulièrement prégnant dans la poésie en général, quelles que soient ses manifestations.
- 9 Je viens d'évoquer rapidement F. de Saussure, É. Benveniste et J. Lacan. E. Coseriu, c'est un peu autre chose. D'abord, je le connais moins. Mais ce qui m'a d'emblée frappé, c'est que E. Coseriu est un linguiste qui n'oppose pas les textes littéraires aux discours ordinaires, qui essaie de penser les questions de norme, de structures, de genres, d'un point de vue translinguistique, sans réduire le langage à un instrument « au service de la pensée rationnelle ou logique », « à un instrument de la vie pratique », voire, et je trouve cela encore plus intéressant, à un instrument au service de la poésie, s'opposant ainsi à des conceptions plus ou moins autotéliques qui absolutisent certains usages du langage (Coseriu, 2001). E. Coseriu s'intéresse donc aux textes poétiques, mais, tout autant, aux textes romanesques, et s'appuie sur ces domaines aussi pour sa réflexion sur les structures, sur les questions de référence, d'univers de discours, sur l'importance du, des contexte(s) de production/réception, ce qu'il appelle ses « entours ».
- 10 3. La question des relations signification/signifiante me semble stratégique. D'autres questions sont intéressantes, notamment celles touchant aux formes et valeurs de la manifestation de la deixis, en lien avec des phénomènes de désinscription énonciative (condition même du partage du *je* lyrique), celles de la construction de mondes objectaux, pourtant saturés de présence en attente, qui renvoient à une forme d'actualisation bien particulière du monde du texte (voir chez F. Ponge ou dans les poèmes en prose de Y. Ritsos). De ce point de vue-là, sans revoir la classification des actes de discours, on serait bien inspiré de repenser la question des énoncés constatifs, de s'interroger à nouveaux frais sur de nouvelles formes d'énoncés performatifs déconnectés du statut du locuteur (*je te baptise*, etc.), en prise sur un mode d'énonciation et d'actualisation qui fasse toute sa place à la dimension rituelle ou à tout le moins solennelle des énonciations/énoncés. Cette caractéristique concerne tout particulièrement les textes poétiques, du point de vue de la production, et, davantage encore du point de vue de la réception, compte tenu du partage de leur dimension incantatoire, fondamentale, comme le prouvent bien des phénomènes d'empathie corporelle¹² avec la (sub)vocalisation, les scansion des corps, les répétitions et reprises, sans compter les nombreuses expériences de mise en voix (dramaturgique) et de mise en musique. Ce n'est pas pour rien qu'on rapproche la poésie du chant, de la récitation, phénomènes qui peuvent certes se produire dans la solitude, mais qui ne trouvent leur pleine efficacité que dans des situations de partage.
- 11 Je pense aussi à des modes de structuration qui dépassent le cadre de la phrase, tout autant la linéarité, avec les phénomènes de lecture rhizomatique, ce qui fait deux bonnes raisons pour parler de structurations, comme propose C. Blanche-Benveniste. Les effets structurants de la prosodie, de la dimension typographique, de la ponctuation blanche et grise, de ce qui relève du suprasegmental, de la voix et de l'œil sont fondamentaux, pour une analyse matérialiste des signifiants qui les pense comme des supports iconiques, au fondement des « approches délinéarisées de la syntaxe » (Favriaud, 2004 ; 2014). En tout

état de cause, la logique d'organisation globale est à articuler avec l'organisation locale, qu'elle détermine.

- 12 4. La fin de ma réponse précédente va dans ce sens. Toute approche renouvelée de la syntaxe a des répercussions en sémantique, à des niveaux différents. Une des difficultés théoriques est d'accepter que les principes de structuration (phoniques, prosodiques, morpho-lexicaux, syntaxiques, rhétorico-textuels) n'aillent pas forcément de conserve, qu'ils enjambent parfois l'un sur l'autre, proposent d'autres modes de lecture, sur la base d'une saisie renouvelée des relations/projections entre ordres syntagmatique et paradigmatic, génialement formulée par R. Jakobson. En ce sens, la détermination du local par le global est hypercomplexe, car elle ne repose pas que sur des analogies entre phénomènes locaux et le global, ni dans des rapports d'inclusion logique.

- 13 5. Le croisement des regards théoriques différents sur des objets communs est potentiellement très riche. Les spécialistes de poésie gagneraient à nous montrer ce qu'ils pêchent avec leurs filets. L'exemple des travaux de M. Monte (à paraître) sur l'énonciation poétique, sur la complexité des instances, des positions, a une portée qui dépasse l'analyse des textes poétiques. Pour répondre plus en avant, je ferais volontiers un détour en évoquant en quoi le regard des linguistes spécialistes des récits pourrait renouveler l'analyse des textes poétiques. Les récits posent centralement la question de l'action. Celle-ci est parfois très à l'arrière-plan des textes poétiques, excepté dans la poésie engagée : difficile a priori de penser le lien avec l'action dans l'évocation du parti pris des choses et du compte tenu des mots de F. Ponge, les jeux de langage de C. Marot, R. Queneau ou J.-P. Verheggen... Pourtant, à la lumière de ma théorie du point de vue, basée sur un continuum, de la pré-réflexivité (du perceptuel au sensible – y compris sous la forme des affects, émotions et sentiments) vers la réflexivité (celle de l'intelligible : pensées, manifestations de la parole en lien avec l'action), il y aurait à se poser à nouveaux frais la question du rapport des genres poétiques à l'action, sur la base de l'analyse des relations entre le sensoriel, le sensible, l'intelligible et l'actionnel. C'est un peu ce à quoi je faisais allusion en évoquant plus haut l'analyse des énoncés constatifs et en posant la question d'une performativité rituelle non ancrée dans des statuts. Cela soulève aussi la question de la direction d'ajustement de ces énoncés : du monde vers le texte ? Du texte vers le monde ? Sans doute les deux, mais selon des temporalités différentes. Dire que la poésie est consolatrice, c'est une façon de faire entendre qu'*évoquer* (Dominicy, 2011) la permanence des choses, c'est aussi *convoquer* des usages et des valeurs (même si on en est momentanément privé), et donc les *invoker* pour y puiser la force pour se battre à nouveau, à tout le moins vivre sans céder sur les espérances et les exigences, en définitive c'est *provoquer* un sursaut.

- 14 Partant de là, je peux à présent revenir à la question, et dire que si l'analyse du récit peut aider à mieux penser la part actionnelle et ses liens avec le sensible dans la poésie, inversement, le regard des linguistes spécialistes du texte poétique pourrait mieux éclairer la part du substrat sensoriel et sensible au principe de nos réflexions et de nos actions. L'attention que les poètes accordent aux choses, aux états, la façon dont ils leur donnent vie pourrait renouveler le regard sur les situations initiales et finales des récits, les arrière-plans, souvent considérés comme secondaires, eu égard à la dynamique des actions et à une conception de l'action basée sur une vision très prométhéenne de l'Homme, relativement déconnectée des lieux, voire du vivant en général. Repenser l'être humain dans ses multiples interdépendances avec l'univers et prendre la mesure de la force des choses, c'est aussi repenser plus finement les limites et la noblesse de l'action et

ses liens avec la contemplation. Ces dimensions philosophiques et herméneutiques pourraient sembler déconnectées de l'analyse linguistique. Il n'en est rien, car ce que je propose revient à accorder une grande attention à l'analyse des états, de l'espace, des formes qui en relèvent, sur le plan sémasiologique, puis à étudier très attentivement leurs contextes, et finalement à examiner aussi comment ces mêmes états, espaces, sont appréhendés d'un certain point de vue. Selon ma conception du point de vue, tous les énoncés sont passibles d'une analyse duale, à double portée, objectivante, relativement à leur dénotation, et subjectivante, relativement au point de vue muet de l'énonciateur, qui préside aux choix des mots, de leur ordre, sans nécessairement passer par la formulation explicite d'un jugement¹³. Partant de là, c'est l'analyse linguistique des points de vue¹⁴ qui permet de rendre compte des passerelles entre sensoriel, sensible, intelligible, opinable, désirable, faisable ; entre ce qui est relève d'une vision singulière, collective, indéfinie, doxale ou paradoxale¹⁵, etc.

- 15 6. Je ne suis guère compétent en ce domaine. Toutefois, que l'on essaie de retisser sans cesse les liens entre langue et littérature (et entre leurs didactiques, hélas séparées), ce serait le moins ! Que l'on n'oublie pas aussi (cette fois-ci en direction des élèves), la force des travaux des Anciens, qui ont encore des choses à nous dire sur une approche anthropologique de l'homme dans le langage : penser la rhétorique comme une *tekhne*, avec toute la complexité que les rhétoriciens de l'Antiquité donnaient à cette notion, invite non seulement à ne pas privilégier l'*elocutio* au détriment de la *dispositio* et de la *compositio*, mais encore à redonner toute leur importance à la *memoria* (sans laquelle la composition tourne à vide et la disposition se fige), à l'*actio*, celle qui s'exerce dans et par le texte, et aussi celle qui en est le prolongement, hors du monde du texte. Il serait également souhaitable que la didactique de la poésie repose non seulement sur la lecture des textes poétiques, mais s'appuie aussi sur de véritables activités d'écriture poétiques, ludiques, mais aussi articulées avec la dimension existentielle des sujets scripteurs, à toutes les étapes du cursus. C'est là une des dimensions importantes du travail que vous menez, cher M. Favriaud. La maîtrise de la grammaire, des techniques de versification, de la typographie est consubstantielle à la production d'idées, d'émotions, de visions du monde. L'*expérience* poétique – en tant qu'elle est une expérience vitale, et pas simplement un *pensum* scolaire – invite à repenser les rapports entre le linguistique et l'extralinguistique (si tant est que le terme soit adéquat) : elle nous rappelle que les langues mettent en jeu l'être tout entier, associant viscères, sentiments, réflexions, mouvements, actions, histoires personnelle et collective. Ici, les notions de discours, de genres, sont certes utiles pour penser le rapport consubstantiel des textes aux situations et au monde, mais il faut sans doute leur adjoindre la notion d'*œuvre*, pour rendre compte de la dimension anthropologique totale de l'Homme dans le langage, englobant esthétique et éthique, explorant diverses modalités de partage, par-delà le poids des contingences¹⁶.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBANO LEONI, F. (2014). *Des sons et des sens. La physiologie acoustique des mots*. Lyon : ENS Éditions.
- AQUIEN, M. (2016). *Poétique et psychanalyse. L'autre versant du langage*. Paris : Classiques Garnier.
- BRAVO, F. (2011). *Anagrammes. Sur une hypothèse de Ferdinand de Saussure*. Limoges : Lambert-Lucas.
- BRUNEL, M.-L. & COSNIER, J. (2012). *L'empathie. Un sixième sens*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- COSERIU, E. [1968] (2001). « L'homme et son langage ». In : Coseriu, E., *L'homme et son langage*. Louvain/Paris : Éditions Peeters, p. 13-30.
- DOMINICY, M. (2011). *Poétique de l'évocation*. Paris : Classiques Garnier.
- FAVRIAUD, M. (2004). « Quelques éléments d'une théorie de la ponctuation blanche par la poésie contemporaine ». *L'Information grammaticale* 102, p. 18-23. En ligne : https://www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_2004_num_102_1_2559.
- FAVRIAUD, M. (2014). *Le plurisystème ponctuationnel français à l'épreuve de la poésie contemporaine*. Limoges : Lambert-Lucas.
- LACAN, J. (1975). *Le séminaire, Livre XX : Encore (1972-1973)*. Paris : Éd. Le Seuil.
- MONNERET, P. (2003). « Présentation ». *Cahiers de linguistique analogique* 1, p. 3-11.
- MONTE, M. (2012). « Pour une autonomie relative des niveaux sémantique, énonciatif et iconique des textes poétiques », <http://www.shs-conferences.org> ou <http://dx.doi.org/10.1051/shsconf/20120100044>, p. 1199 et 1209.
- MONTE, M. (à paraître). « José-Flore Tappy, Eugène Guillevic, Jacques-Henri Michot : les relations entre énonciateur textuel, locuteurs et personnages dans quelques scénographies poétiques ». In : Biglari, A. & Watteyne, N. (dirs), *L'énonciation lyrique*. Paris : Garnier.
- PRAK-DERRINGTON, E. (à paraître). *La signifiante de la répétition*.
- RABATEL, A. (2012). « Positions, positionnements et postures de l'énonciateur ». *Travaux neuchâtelois de linguistique* 56, p. 23-42.
- RABATEL, A. (2015). « D'un mode de signifiante sémantique pathémique-iconique fréquent en poésie à un mode d'énonciation subjectif-empathique ». In Bédouret, S. & Laplantine, C. (éds), *Émile Benveniste. Vers une poétique générale*. Pau : Presses universitaires de Pau et des Pays de l'Adour, p. 111-137.
- RABATEL, A. (2017). *Pour une lecture linguistique et critique des médias. Empathie, éthique, point(s) de vue*. Limoges : Lambert-Lucas.
- RABATEL, A. (2019). « À quelles conditions les lapsus clavis sont-ils des jeux de mots ? ». In Winter-Froemel, E. & Demeulenaere, A. (éds), *La dynamique des jeux de mots*. Amsterdam/Berlin : De Gruyter.
- RASTIER, F. (2015). *Saussure au futur*. Paris : Les Belles Lettres.
- SAUSSURE, F. de (1879). *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Leipsick : B. G. Teubner.

SAUSSURE, F. de (1881). *De l'emploi du génitif absolu en sanscrit*. Genève : J.-G. Fick.

NOTES

1. Toute définition de la poésie court le risque de se laisser mal distinguer des textes littéraires : c'est le débat entre littérarité, poétique ou poéticité, que je n'ai pas la place de traiter ici. Je me permets de renvoyer à A. Rabatel (2015). Je partage l'approche de M. Monte (2012), qui propose une approche graduelle et multi-critériée – avec au moins des dissociations entre trois ensembles de critères touchant à la référenciation et aux représentations, à l'iconisation du signifiant et au statut de l'énonciateur – qui évite les oppositions binaires poésie vs langue quotidienne.
2. Bien d'autres genres de discours requièrent une attention soutenue, réflexive, à l'instar des textes philosophiques ou scientifiques, mais ils reposent moins sur une prise en compte des phénomènes formels, des émotions et des valeurs, et ils demandent moins un engagement personnel, intime, voire corporel de tout l'être. Ils posent aussi moins la question du sujet lecteur dans ses dimensions subjectives, idiosyncrasiques. Ils n'ont pas non plus cette dimension esthétique de bel objet qui se détache du blanc de la page.
3. Là aussi, ce phénomène n'est pas propre aux textes poétiques (ni ne fonctionne de la même façon pour tous les genres dits poétiques) : les mises en voix/en scène des textes théâtraux se déploient dans le temps comme dans l'espace, y compris celui des sentiments. On est donc devant un phénomène scalaire.
4. Disant que je lis de la prose, je ne veux pas faire entendre pour autant que je réduis la poésie à la poésie versifiée, ni que je lirais encore de la poésie en prose.
5. Mais lisent-ils beaucoup de textes littéraires, indépendamment des poèmes ? Ont-ils le temps, prennent-ils le temps de lire des textes de longue haleine, de dépasser des usages consuméristes ou utilitaires des textes ? Bien évidemment, ils réfléchissent, accordent de l'importance à la question des valeurs, mais je ne crois pas que cela passe centralement par les livres, comme c'était encore le cas quelques petites décennies en arrière.
6. Cette attente n'est pas que d'ordre personnel, psychologique ou émotionnel, elle renvoie aussi à des dimensions culturelles ou politiques : qu'on pense à la place de la poésie dans certaines civilisations, sous les dictatures.
7. F. Rastier (2015, p. 107-109) a justement pourfendu ces approches dichotomisantes des dualités saussuriennes, contre les analyses de Saussure, qui confondent dualités avec un dualisme antidialectique.
8. Je simplifie outrageusement, chaque affirmation devrait être discutée, précisée, le tableau est dans le détail plus complexe : il existe ainsi une analyse de discours des textes littéraires, des travaux sur les interactions orales en prise sur la dimension énonciative, mais cela ne remet cependant en cause les lignes générales.
9. J'utilise cette formulation pour ne pas alimenter l'idée que le langage poétique dirait par essence autrement la complexité que la prose, laquelle serait inaccessible à ces modes de signification.
10. Ne concernant donc pas que « la langue poétique », de ce fait.
11. Voir J. Lacan (1975, notamment p. 19-27), pour sa conception de *lalangue* selon la logique du signifiant, de la *linguistique*, ou « grammaire du signifiant » ; M. Aquien (2016, notamment p. 37-43, 64-65, 91, 120-121) ; E. Prak-Derrington (à paraître), et A. Rabatel (2019).
12. D'ordre neuro-physiologique aussi avec les neurones miroirs (Brunel & Cosnier, 2012).
13. D'où la nécessité de croiser, en ce domaine comme dans d'autres, approches sémasiologique et onomasiologique.

14. Théorie qui n'est bien sûr pas spécifique aux textes narratifs, ni aux textes en prose, comme le montre, là encore, le travail de M. Monte.

15. Voir A. Rabatel (2012), pour une présentation synthétique de ma conception de la notion de point de vue, et A. Rabatel (2017) pour une présentation actualisée (chapitres 1 à 3, notamment).

16. C'est pourquoi j'intitulerais volontiers l'ensemble de mes réponses à M. Favriaud « Pour une analyse pragma-énonciative du partage ou de la concélébration poétiques ».

AUTEUR

ALAIN RABATEL

Université Lyon 1, Université Lyon 2/Centre national de la recherche scientifique/École normale supérieure de Lyon, Icar, UMR 5191, F-69342, France